

Fort-Campel, le 14 mai 1917.

no 3316 (23)

Mon vieux Barailloy,

Il y a une semaine environ que j'ai reçu ta lettre du 27 janvier. Elle m'a étrangement remué. Je vois que Lambert a dû te faire des confidences à mon sujet. Il ne fallait pas t'en alarmer. Dans la vie, tout finit par se tasser. L'essentiel est d'être toujours prêt à bien mourir...

Tu crois que je suis un stoïcien. C'est un bien grand mot. Il est vrai que je me suis soumis à la discipline de cette religion, afin d'essayer par la raison d'amoindrir les sottises que me faisaient commettre mon cœur. Mais c'est tout. Et la preuve que je ne serai jamais stoïcien, c'est que je n'ai pas pu me taire, c'est que j'ai crié et que, par l'effet de notre excellent vieux professeur et ami, mon cri est venu jusqu'à toi...

Mes frères? Par moment, ils m'inspirent quelque

anertisme. Qui importe! Ce n'est pas pour eux que je travaille.  
Je tiens aussi bien que possible la promesse que j'avais faite à  
ma mère. C'est sa mémoire qui me soutient lorsque je faiblis,  
c'est sa secrète voix qui m'encourage. Jus qu'à ce que mes frères  
soient majeurs, j'ai un but dans la vie. Mais après?...

Après, ce sera la pire solitude, la solitude de ma  
amis et sans livres, solitude de l'oeil, solitude de l'esprit. Et  
ya longtemps que je la prévois. Et je sais que c'est à elle que  
j'aboutirais parce que je suis de ceux qui ne savent pas  
vraiment leur vie, étouffés qu'ils sont ou par trop de timidité ou  
par trop de scrupules...

In somme, je ne suis pas à plaindre. Tout ce  
qui m'échoit m'arrive que par ma faute. N'écrivais-je pas fin  
1915, à Bordeaux, au sujet d'une personne qui m'est plus  
chère que jamais:

si l'on aime, il ne faut rien dire.

Il vaut bien mieux s'en cacher, même...

La plus durable des taches  
est celle qu'on avoue à peine...

3  
j'ai le tort de passer mon temps à rêver ma vie. j'ai le  
tort de me taire lorsqu'une affection s'offre à moi, lorsque je  
n'ai qu'à dire un mot pour la saisir, pour l'embrasser, pour  
la tenir longtemps contre mon cœur. Je sais tout cela. Et bien  
que taillé autant pour le rêve que pour l'action; bien que ne  
vivant parfaitement que dans l'action, je n'agis plus parce  
que trop de solitude m'a trop habitué à toujours descendre à  
moi-même...

Quant à la littérature, il faut que je te  
rassure complètement. Il m'a rarement été donné d'être plus  
et mieux en forme. Certes, j'ai des découragements extrêmes.  
Ils viennent de ce que la guerre m'a permis de constater que,  
dans notre pauvre chère France, on écrivait beaucoup pour  
ne rien dire. Voilà ce qui me désespère. Cela ne m'empêche pas  
d'avoir mis la dernière main à trois livres: 1<sup>er</sup> le livre du  
souvenir; 2<sup>e</sup> le Visage Calme; 3<sup>e</sup> Batorala le Makoundji,  
et d'écrire des articles inactuels, d'après des notes de voyage.  
Tu vois que de ce côté là il ne faut pas t'en faire.

Je t'ai déjà dit que j'<sup>te</sup> mettais à ta dis-  
position pour faire insérer de tes "Stances" soit à "la Vie", soit  
à "la Caravane." A la première de ces revues j'ai donné en  
janvier des poèmes inspirés par la guerre. On m'a écrit qu'ils  
ont été très remarqués. Certainement, ils valaient mieux que ceux  
ci, de Rostand (Edmond.):

Ce fut une charge suprême  
A renverser Léonidas.  
Et l'on entendit Koch lui-même  
S'écrier: "Ah! les braves gars!"

Après ça, on peut tirer l'échelle. Et voilà

ce que j'avais à te dire.

Ici, les jours passent monotonalement. Les  
nerfs ne vont guère et les yeux ne vont pas. Je me plonge dans  
"la Vie des Mots", de Darmesteter, ou dans "les Réveries d'un  
païen mystique", de Louis Ménard. Je pense à mes amis de  
France et à cette horrible guerre. Mais je suis consolé par une  
image à la douceur de laquelle j'amalgame je ne sais quelle  
vieille amertume. Tous.



Maran